

Visualisation of Circus Hein at Atelier Calder, 2009
© Jeppe Hein 2009



CIRCUS HEIN
Jusqu'au 4 avril 2010
Frac Centre
12, rue de la Tour Neuve
45000 Orléans
www.frac-centre.fr

EN PISTE!

Avant que le « Circus Hein » ne parte en tournée en Europe (à l'Open Space at Art Cologne en avril 2010), venez découvrir le temps d'une représentation au Frac Centre à Orléans (jusqu'au 4 avril 2010) le spectacle enchanteur de Jeppe Hein ! Entouré d'une troupe de joyeux drilles, amis et artistes, l'artiste néerlandais rend un vibrant hommage à l'univers forain, et plus particulièrement au cirque de Calder (1926-1931) après une résidence à l'atelier de Saché.

Contrairement à son apparente réserve habituelle, Jeppe Hein signe au Frac Centre une scénographie débridée. L'ample rideau de théâtre ouvert sur un miroir déformant renvoie l'image chaotique d'un gigantesque barnum. Affalés mollement sur des bancs, les clowns assoupis confectionnés par le créateur de mode danois Henrik Vibskov font revivre l'ambiance des lendemains de fête. Dans cet ample dispositif orchestré et scénographié par Jeppe Hein, le spectateur agit comme catalyseur de l'œuvre. Mais « la machine à confettis » (2009) de Max Frey, censée s'activer à chaque entrée de

visiteur, ne semble pas d'humeur. C'est au prix d'un effort considérable qu'elle diffuse péniblement quelques confettis. Ce refus systématique de la machine à obtempérer, à céder aux attentes du visiteur, coïncide avec l'installation *No Presence* (2003) de Jeppe Hein dont les néons étaient activés une fois le public parti. Dans *Circus Hein*,

« Lorsque nous étions enfants, chaque jour semblait fait des merveilles et des joies de nos découvertes. Ce qui était nouveau, ce n'était pas le monde mais l'expérience et l'intensité que nous en avions. »

la mise en scène parfaitement orchestrée ne laisse pas de place à l'improvisation. Comme le sont les spectacles de cirque, les tours se succèdent, sans temps mort ni répit pour le regard. Peu importe si les ac-

ble avoir mal tourné. La structure régie selon les principes de tensegrité de Kenneth Snelson et Buckminster Fuller nécessite finalement l'étau d'un morceau de bois qui invalide toute la démonstration. Malgré ces quelques ratés parfaitement orchestrés, l'univers du Circus Hein fascine par cette faculté à transformer l'artiste en prestidigitateur. Dans les clichés noir et blanc du Danois Jacob Dahl Jørgensen, un personnage féminin s'évanouit de l'image dans un halo de fumée (*Smoke and Mirrors*, 2009) comme l'avait imaginé Jeppe Hein avec son *Smoking Bench* en 2003. De même, l'imposant mobile (*Dimensional Mirror Mobile*, 2009) de Jeppe Hein aux reflets mouvants captive le regard. Les couleurs primaires de Calder qui tiraient leur force visuelle des œuvres de Piet Mondrian sont ici remplacées par des miroirs sphériques, comme si l'artiste affirmait la prédominance du réel sur les idées. Situé à hauteur d'homme, le mobile animé d'un moteur semble dresser le spectateur, à la manière du « labyrinthe invisible » (2005) qui imposait un parcours de visite dans l'espace du White Cube. Chacun des tours de cette « famille » d'artistes nous invite à entrer dans la danse



Jeppe Hein « Circus Hein »
Photographe François Lauginie

tions du quotidien filmées de Koki Tanaka (*Everything is everything*, 2006) ou bien si les gags populaires revisités par Ulrik Weck (*Prank*, 2008) peuvent passer pour des pièces faciles. Le pantin de l'artiste allemand Michael Sailsdorfer (*Ragdoll boss*, 2009), étonnamment humain, éveille quant à lui l'empathie du visiteur. Au gré des pirouettes, les membres de bois s'entrechoquent pour atteindre une intensité dramatique. Un peu plus loin, dans l'antre de la grande cage aux tigres imaginée par Jeppe Hein, le tour de prestidigitation de Thomas Saraceno (*Untitled [as time goes by tensegrity structure]*, 2004) sem-

du Circus Hein, à retrouver la magie de notre regard d'enfant face à ces créations animées: «Lorsque nous étions enfants, chaque jour semblait fait des merveilles et des joies de nos découvertes. Ce qui était nouveau, ce n'était pas le monde mais l'expérience et l'intensité que nous en avions.» C'est cette temporalité exacerbée qu'investit Jeppe Hein dans toute son œuvre. Il rejoint en cela Calder, pour qui le mouvement était la manifestation de la vie du monde.

Alexandra Fau